

GEORGE BESSON

Maryse VUILLERMET

GEORGE BESSON

Vendeur de pipes

Ami des grands peintres



ÉDITIONS
CABÉDITA
2012

Couverture: Paul Collomb, *Le Repas des amis*, Besançon,
MBAA – dépôt du MNAM, AM 4534 P © Centre Pompidou,
Musée national d'art moderne, cliché Charles Choffet
(ou cliché Pierre Guénat, Besançon, Musée des beaux-arts et d'archéologie).

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-631-6

Remerciements

Je remercie très chaleureusement Chantal Duverget, pour son remarquable travail de thèse qui m'a beaucoup aidée, Véronique Rossi, archiviste aux Archives municipales de Saint-Claude et Roger Bergeret, historien, pour leurs relectures et leurs connaissances en histoire locale, Francis Lahaut, maire de Saint-Claude, Valérie Pujin, conservatrice du Musée de l'Abbaye pour leur soutien.

Mes remerciements également à Gyslaine Courtet, documentaliste du Musée des beaux-arts de Besançon, au Musée des beaux-arts de Besançon, au Musée Georges Pompidou, à M^{me} Waille, documentaliste et à M. Pierre-Emmanuel Guilleray, conservateur de la Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon, à Alain Girard, conservateur des Musées du Gard, exécuteur testamentaire de Jacqueline Bret-André.

L'AUTEUR

Formation

LECTURES À LA BIBLIOTHÈQUE DE CHAUMONT

De 1896 à 1904, huit ans de lecture à raison de deux ou trois livres par semaine, des centaines de livres. Dans l'atelier-bibliothèque des frères Pernier, assis près de la fenêtre, dans le ronronnement du tour de lapidaire, Georges oublie un moment l'exaltation de ses pensées, son cœur qui va trop vite, qui cogne aussi fort qu'un bûcheron sur le tronc, ses joues qui brûlent. C'est là, dans la pièce atelier-bibliothèque, dans cette pièce refuge et univers, jamais dérangé par le vrombissement des machines, qu'il voyage et qu'il apprend.

Il a lu *Les Quatre filles du docteur March*, il a été Jo, la seconde, celle qui part en Europe pour peindre. Il a lu *Robinson Crusoé*, il a été quelque temps dans l'île, il a eu soif et faim, il a bien connu le désespoir, il a enragé contre Vendredi. Il a lu *Les Misérables*; Jean Valjean, alias M. Madeleine, industriel du Nord, était comme son père, attentif à ses ouvriers, les connaissant tous, les saluant dans la ville, serrant leurs grosses mains dures et calleuses, veillant Fantine, ouvrière fille-mère. Il a lu les romans paysans de George Sand, *François le Champi*, *La Mare au diable* et plus tard, à la suite d'*Indiana*, il a traversé l'Europe. Ses romans préférés sont *Le Père Goriot* de Balzac et *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Il est Julien Sorel qui lit sur la poutre de la scierie. Lui, parfois, il lit sur les sacs d'ébauchons, dans la remise de l'usine paternelle. Le père de Julien est cruel mais le sien est doux. Pourtant, il se sent aussi différent que Julien des autres jeunes de son âge, ceux de Saint-Claude qui jouent au rugby le soir et le dimanche au terrain de Serger, de ceux qui se lancent à l'assaut des montagnes avec le CAF, ceux qui partent faire des courses de vélo. Lui, son

courage, c'est de monter à Chaumont plusieurs fois par semaine, le sac à dos plein de livres, par pluie, neige. Son courage, c'est de lutter contre la maladie, c'est d'apprendre tout seul. Il n'apprend pas le latin, il apprend l'anglais, c'est plus utile s'il veut partir, il y pense tout le temps. Il passe des heures au bord de la Bienne, sur le pont du faubourg. Plus bas, la Bienne se jette dans l'Ain, puis dans le Rhône. S'il partait par la rivière? Ou alors par la route puis le train vers Morez, Dijon, Paris. Des deux côtés, il faut descendre ou remonter; des deux côtés, suivre des rivières entre des barres rocheuses, passer des tunnels, partout, l'effort est terrible. Le train fume. La rivière bouillonne, la pierre dégouline. Dans *Indiana* de George Sand, il a vu son prénom sans «s», ça fait anglais, il y pense. Il a lu *L'Appel de la Forêt* de Jack London, l'appel, oui, il se sent appelé, mais il sait déjà ce qu'il veut, c'est l'appel de la ville parce que là, il y a des bibliothèques plus grandes que celle de Chaumont et ceux qui écrivent des livres, les auteurs, il aimerait les voir, leur parler.

UNE SENSIBILITÉ EXACERBÉE

A travers les livres, il connaît un peu mieux le monde mais pas son monde, celui des usines de Saint-Claude. Celui-là, il ne le trouve nulle part dans les livres. Mais c'est dans ses lectures, qu'il reconnaît ses exaltations, des rêveries qui peu à peu se forment, se précisent. Agrandir ses connaissances, connaître les peintres, les photographes, les écrivains, les pays, les langues, se perfectionner, s'élever. Le soir, dans son lit, quand il a lu longtemps et qu'il a les mains glacées et la tête en feu, quand il a entendu fermer la porte de l'immeuble qui donne sur la place du Pré, il n'arrive toujours pas à dormir. Il n'a plus rien à lire, l'angoisse est terrible, le vide est alentour, il s'enfonce, il ne peut pas éteindre, il s'endort avec la lumière, épuisé, tremblant d'angoisse de mourir sans avoir rien fait, rien accompli alors qu'il sent qu'il a tant à faire. Il se retient de se relever, de sortir. Ses parents ne le toléreraient pas.

Ses parents s'inquiètent pour son avenir parce qu'il a quitté le collège et qu'il n'a pas un caractère à reprendre la fabrique. Le lendemain, il sera épuisé mais se lèvera quand même. Personne ne pourrait accepter qu'il dorme alors que les tours ont commencé à vrombir, que les ébaucheurs, les rappeurs, les polisseuses sont déjà à l'œuvre, dans la poussière de bruyère, dans les odeurs de bois vernis. Demain, il se lèvera à six heures et remontera à Chaumont là-haut, au paradis. Il trouvera d'autres livres, il verra des fenêtres s'ouvrir, qui le tiennent loin de l'angoisse du vide. Là, il est agrandi, il a oublié sa maladie, sa faiblesse. Dans les livres, tout est possible, il le croit.

Le D^r Reybert lui a conseillé la marche. Ça lui va très bien. Il a une excuse pour sortir tous les jours de la ville avec un livre, avec son appareil photo. Qu'il pleuve ou pas, il prend la route de Cinquétral, la route de Tré-Bayard, le chemin des Moines, la vallée du Flumen. Tous les jours, il sort et en marchant, tant de rêves, tant de pensées lui viennent qu'il s'exalte, il récite des passages entiers de Musset, de Victor Hugo, il a soif d'avenir et du monde. Le plus souvent, il s'élève, il monte à Tressus, par la fontaine aux Oiseaux et le village de Chaumont. Par beau temps, il s'arrête un instant sur le terre-plein devant la chapelle, contemple le Mont-Bayard, le Crêt-Pourri, le Pain-de-Sucre, les deux rivières, le Tacon et la Bienne qui forment le confluent, toutes les usines au fond.

Par mauvais temps, il abrite ses livres sous une pèlerine, il lutte contre les bourrasques, la boue du sentier, les gouttes qui dégoulinent des branches, contre son souffle, il suit la vallée de l'Isle, sous les immenses barres rocheuses du cirque des Foules, arrive au village de Chaumont, il entend les tours des diamantaires, dans chaque maison, devant chaque fenêtre, un homme ou une femme ou un couple, tête penchée, loupe rivée à l'œil, taille les pierres précieuses et le diamant. C'est un village d'artisans diamantaires, l'industrie qui marche le mieux avec celle de la pipe.

DÉCOUVERTE DE LA PEINTURE

M. Cretin, son voisin, qui le sait sensible et ouvert, lui a montré des tableaux de Courbet, un Jurassien d'Ornans. Il lui a montré la fameuse toile *Un Enterrement à Ornans*. Il lui a expliqué le scandale qui a entouré ce tableau. Peindre des gens ordinaires du village, des artisans, des paysans, choisir un non-événement triste, ordinaire, un enterrement, et en faire un sujet de tableau, cela a scandalisé les Parisiens. Mais Courbet aimait le scandale, il en vivait, plus c'était scandaleux, plus on parlait de lui, plus il vendait, dépensait, mangeait et buvait son argent. M. Cretin lui a expliqué le Salon des refusés où Courbet et Manet se sont fait connaître. Comment Courbet peignait toujours contre; même un nu, une peau, c'était contre l'académisme, les règles classiques de la composition. Il utilisait une gamme de couleurs criardes et sourdes, et surtout, il peignait crûment, salement, comme on disait, le peuple, des sujets indignes de la peinture, et qui plus est, le peuple au travail, dans les ateliers, ou simplement dans des activités triviales comme la baignade, il peint les casseurs de cailloux, les prostituées. Courbet a enchaîné les scandales, après *Un Enterrement à Ornans* en 1851, il a récidivé avec *Les Baigneuses* et *La Fileuse endormie* en 1853.

C'est M. Cretin qui lui a parlé de la bibliothèque des frères Pernier; trois frères, Louis, Eugène et Henri, ouvriers lapidaires qui taillaient les rubis et les saphirs près de la fenêtre, et qui ont créé une bibliothèque familiale contiguë à l'atelier. Comme beaucoup de diamantaires, ils avaient voyagé et s'étaient enrichis, ils avaient rassemblé dans cette pièce leur trésor et l'ouvraient aux paysans des alentours. Dans cette salle, pas moins de 2800 ouvrages. Les frères Pernier s'étaient inspirés de Paul Bert et des dirigeants de la Ligue de l'enseignement qui avaient fondé plusieurs bibliothèques populaires dans le Haut-Jura.

Georges Besson a toujours reconnu que c'est là qu'il est né. En 1964, à 72 ans, dans *Les Lettres françaises*, il rend encore hommage à ces pionniers: «Tressus n'est ni un village, ni même un

hameau, mais un certain nombre de maisons dispersées entre les huit cents et mille mètres d'altitude dans une large combe de maigres pâturages entourés de forêts. Dans une très modeste maison familiale, la bibliothèque de Tressus étant contiguë à l'atelier où devant des meules animées à la main, les trois frères Pernier, Louis, Eugène et Henri, taillaient à façon des pierres fines, rubis, saphirs, dont un négociant de Saint-Claude fournissait la matière brute. J'ai beaucoup appris dans cette bibliothèque. J'y ai découvert les maîtres de la littérature. J'y ai trouvé dans la *Revue universelle* de Larousse, les rudiments de mon initiation à l'art, développée de bric et de broc, avec des plongées vers Ruskin et, dans une édition du Second Empire, des *Artistes français* de Théophile Silvestre, grâce aux fascicules dépareillés de *Vogue*, *Plume*, grâce au *Mercur de France*, à la *Revue blanche*...»¹

Année 1897, Georges Besson a 15 ans, des mois d'absence du collège, scarlatine, crises d'angoisse, ce qu'on n'appelait pas dépression à l'époque mais qui y ressemble fort, impossible de rattrapper ses cours, fatigue, découragement, l'ennui de la grande cour glaciale du collège municipal, l'ennui de ces galeries vitrées où les classes dégorgent leurs élèves en veston noir à boutons dorés. C'est fini, ses parents ont décidé pour lui. Ils ont eu de la peine. Leur aîné ne sera pas bachelier mais il a sa place à l'usine, il reprendra l'atelier. Pourtant, ils ne le voient pas régler les machines, commander aux ouvriers, négocier avec les fournisseurs, non, leur fils est différent, fragile, rêveur, mais il a une fièvre de l'ailleurs, du monde, il ne rêve que de partir, de découvrir, il ira vendre les pipes.

Georges n'a plus que son avenir devant lui, immense. Que va-t-il faire de sa vie, de son amour du beau? D'abord, il aura le temps de photographeur. Il a vu dans *L'Illustration* des photographies de Nadar. Ses parents lui ont offert un appareil photo. Un monde s'ouvre à lui dont il ne connaît pas encore toutes les implications et l'influence sur sa vie. Il photographie avec passion.

¹ «A propos d'un virus», *Les Lettres françaises*, 31 décembre 1964.

Famille et politique à Saint-Claude

ÉDUCATION PAR LES JOURNAUX

Georges a fait poser son père lisant son journal, très longtemps. Le père, dans sa bonhomie, a accepté et, comme il peut lire en même temps qu'il pose, c'est encore mieux. C'est d'ailleurs comme ça que son fils le voit le plus souvent: attentif, soucieux parfois, mais toujours passionné: six journaux à Saint-Claude, dans ces années-là, c'est l'effervescence, la fièvre des idées nouvelles. Les journaux se lisent et se discutent, semaine après semaine, au Cercle du travail, dans les cafés de la rue du Pré. Pas moins de trois journaux purement locaux dans une ville de douze mille habitants. *L'Indépendant*, un hebdomadaire de droite, *L'Echo de la montagne*, le journal du D^r Reybert, radical, et *Le Montagnard* qui deviendra *Le Jura socialiste*, en 1893, avec l'appui des riches négociants. *Le Jura socialiste* suit encore le calendrier révolutionnaire, comme à ses débuts. Les journaux, à longueur d'articles et de colonnes, expliquent leurs positions, attaquent celles des adversaires, tous les coups sont permis. Dans les cafés, le journal à la main, chacun défend son point de vue. Le père de Georges lit *L'Echo de la Montagne*, Georges y ajoute *Le Montagnard*. Le titre, quasiment identique, fait référence à la géographie locale, une petite ville encerclée de montagnes, peuplée de montagnards descendus travailler dans les vallées, à l'esprit rude, batailleur, mais aussi à l'esprit d'un parti, toujours à la gauche de l'Assemblée, depuis la Révolution, un parti à la pointe des idées les plus progressistes.

La lecture du journal se poursuit, les commentaires sont approfondis dans les sociétés d'éducation populaire. Elles fleurissent,

Table des matières

REMERCIEMENTS	7
FORMATION	9
Lectures à la bibliothèque de Chaumont	9
Une sensibilité exacerbée	10
Découverte de la peinture	12
FAMILLE ET POLITIQUE À SAINT-CLAUDE	15
Education par les journaux	15
Eveil à la photographie	17
SAINT-CLAUDE, LE CREUSET	19
Une ville industrielle	19
ÉDUCATION POPULAIRE	21
LA POLITIQUE LOCALE, NAISSANCE DES COOPÉRATIVES OUVRIÈRES	25
DANDY ET VENDEUR DE PIPES	29
Vendeur pour la coopérative ouvrière La Pipe	29
Naissance de la coopérative	31
«À NOUS DEUX PARIS!»	33
MARIAGE AVEC ADÈLE	35
L'absence d'enfants	37
Vie jurassienne	38
LA VENTE COMME BEAU GESTE	41

VOYAGES EN TRAIN	47
L'ARTISTE PHOTOGRAPHE	51
Comment s'exprimer?	51
La photographie égale la peinture	53
PREMIER TABLEAU DE LA COLLECTION	57
Portait d'Adèle par Van Dongen	58
UNE COLLECTION DE PASSIONNÉS	63
FONDATEUR DES <i>CAHIERS D'AUJOURD'HUI</i>	67
Des auteurs du peuple	68
MARQUET ET MATISSE	73
BONNARD	77
HENRI MATISSE	81
RENOIR AUX COLLETTES	83
ÉDITIONS BRAUN, PRÉCURSEUR ET VULGARISATEUR	85
GEORGE BESSON ET LE PCF	87
Le réalisme socialiste	87
LA GUERRE À SAINT-CLAUDE	89
Comment cacher les tableaux?	89
L'APRÈS-GUERRE, CRITIQUE OFFICIEL	91
Retour à Courbet	91
L'École de Paris	92
Les peintres du Jura	93
L'obsession du figuratif	94

LE REFUS DE LA COLLECTION	95
CONSÉCRATION NATIONALE ET MORT D'ADÈLE .	99
Mort d'Adèle	99
INSTALLATION AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE BESANÇON	101
Musée de Besançon	101
Partage de la collection	102
POUR L'ART ET POUR LE PEUPLE?	103
Des défauts?	103
Bilan	103
Une vie pour l'art?	104
Et pour le peuple?	105
Et enfin	105
LES BONNES ADRESSES DE BESSON	107
BIBLIOGRAPHIE	108
TABLE DES MATIÈRES	109

*Achévé d'imprimer
le dix février deux mille douze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève

Correctrices: Béatrice Obergfell, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez
notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins.
A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse